

**LES STÉRÉOTYPES COMME REPRÉSENTATION SOCIALE
DANS « L'ANNÉE DU LION » DE DEON MEYER /
STEREOTYPES AS A SOCIAL REPRESENTATION
IN DEON MEYER'S "YEAR OF THE LION"**

Fatima YAGOUB

Maître des conférences, Docteur en Sciences du Langage

(Université de Relizane, Algérie)

yaagoub_fatima@yahoo.fr

Abstract

Literature is an expression of the world in which the writer lives and becomes an eternal renewal. Indeed, fiction and reality are currently being mixed up once again around the global pandemic we are going through. Today's world is experiencing upheavals in daily life due to the COVID 19 virus and even the health crisis since January 2020. This disease has sown disorder within societies and has even fostered prejudices and stereotypes. Such is the case in "The Year of the Lion" by its South African author Deon Meyer. In this communication, we will try to see, on the one hand, how this postapocalyptic and premonitory novel written since 2016, reveals itself to be a place of value judgments and gives rise to preconceived ideas against the characters having to manage extreme situations and make difficult decisions, and on the other hand, to see how the author works to deconstruct these stereotypes by putting the action exclusively in Africa.

Keywords: COVID 19, fiction, reality, imagination, representation, stereotype, Africa

Rezumat

Literatura este o expresie a lumii în care scriitorul trăiește și devine o eternă reînnoire. Într-adevăr, ficțiunea și realitatea sunt în prezent amestecate din nou în jurul pandemiei globale prin care trecem. Lumea de azi se confruntă cu răsturnări în viața de zi cu zi din cauza virusului COVID-19 și chiar a crizei de sănătate din ianuarie 2020. Această boală a semănat dezordine în societate și chiar a generat prejudecăți și stereotipuri. Același lucru îl găsim și în lucrarea „Anul leului”, scrisă de Deon Meyer. În articol, vom încerca să vedem, pe de o parte, cum acest roman postapocaliptic și premonitoriu, scris încă în 2016, se dezvăluie a fi un loc al judecăților de valoare și dă naștere unor idei preconcepute împotriva persoanelor care trebuie să gestioneze situații de criză și să ia decizii dificile. Pe de altă parte, intenționăm să arătăm în ce mod autorul reușește să realizeze o deconstrucție a acestor stereotipuri, localizând acțiunea exclusiv în Africa.

Cuvinte-cheie: COVID-19, ficțiune, realitate, imaginație, reprezentare, stereotip, Africa

Outre la peste (Camus, 1947) et le choléra (Al-Malaika Nazik, 2008) et encore d'autres épidémies, circule actuellement dans le monde entier, et cela depuis mars 2020, un virus (COVID-19) qui ne cesse pas de faire des ravages et de basculer la vie vers un enfer. En effet, la pandémie de ce virus COVID-19 nous renvoie à la scène littéraire et à l'imagination de l'humanité depuis l'antiquité où l'épidémie (Thucydide, Livre XII) de la peste et du choléra a

été une grande source d'inspiration pour les écrivains comme Jean de La Fontaine et sa fable « Les animaux malades de la peste » (<https://gallica.bnf.fr>), Albert Camus avec son roman « La Peste » ou Jean Giono avec sa pièce théâtrale « Le Hussard sur le toit » (1995) et bien d'autres écrits, d'où nous, lecteurs, avons appris beaucoup de choses sur les épidémies et leurs traumas bien avant ce COVID-19.

« L'année du lion » est un roman de Deon Meyer dans lequel il a anticipé l'actuelle pandémie due au COVID-19. Nous allons voir comment l'auteur a pressenti la venue de la pandémie et comment il a trouvé matière à inspiration, puisqu'il nous décrit le trauma vécu par les personnages qu'il met en exergue tout en dénonçant les horreurs et les fléaux de ce XXI^e siècle, tels le totalitarisme, les guerres et d'autres maux plus graves et dévastateurs. Giono ne disait-il pas lors d'une interview avec Jean Carrière à propos du choléra : « Le choléra est un révélateur, un réacteur chimique qui met à nu les tempéraments les plus vils ou les plus nobles » (Giono, 1965). Ceci dit, nous allons voir comment « L'année du lion », ce roman postapocalyptique et prémonitoire puisqu'écrit en 2016, se révèle un lieu de jugements de valeurs et donne lieu à des idées préconçues à l'encontre des personnages devant gérer des situations extrêmes et prendre des décisions difficiles, et d'autre part, de voir comment l'auteur œuvre pour un travail de déconstruction de ces stéréotypes dans une Afrique postcoloniale faisant part à différents stéréotypes.

Effets de la stéréotypie

Avant d'entamer l'analyse de « L'année du lion », nous nous proposons de définir les stéréotypes, tenant compte, en bonne partie, des travaux parus déjà.

Généralement quand on évoque le mot *stéréotype* il nous vient à l'esprit le mot cliché qui, selon Laurent Jenny, sert à désigner tout stéréotype. D'ailleurs, il fait une distinction entre le sens dénoté du stéréotype et ses connotations : « comme tous les signes de la langue, un stéréotype dégage d'une part des significations qui résultent de la combinaison de ses différents composants et de leur intégration à un contexte discursif ou (un contexte) particulier, et d'autre part, une série d'effets seconds qui émanent de la prise en compte de ses usages antérieurs (Jenny, 1972, pp. 496-517). Et du coup ces deux mots sont majoritairement décrits dans une perspective dépréciative et dont la variabilité paraît déroutante. Ce sont deux mots qui débordent de leur définition respective et qui restent difficiles à fixer, puisqu'ils demeurent renvoyer à des présupposés et à des idées reçues.

Ruth Amossy présente le stéréotype comme étant défini « selon deux axes principaux, d'ailleurs théoriquement incompatibles : la croyance et le concept » (Amossy, 1989, p. 31). Amossy décrit la croyance comme étant l'opinion, ou l'idée que l'on se fait d'un groupe, alors que le concept est une « structure

cognitive qui organise notre expérience et confère un sens aux objets » (*ibidem*). Le stéréotype découle donc d'une analyse subjective et cherche à conférer un cadre tangible dans lequel il est possible de concevoir des réalités dans leur forme la plus simplifiée. C'est pourquoi « [il] permet au sociologue et au psychologue de saisir la façon dont l'individu appréhende l'Autre » (Amossy, 1989, p. 32). Elle ajoute que « le stéréotype est un schème collectif figé, constitué d'un thème et des attributs obligés » (Amossy, 1989, pp. 29-46). À cet effet, elle explique dans son ouvrage collectif, conçu avec Anne Herscheberg-Pierrot, que le lecteur se sert du stéréotype pour traiter l'information. Ainsi, il est amené à « rassembler des notations dispersées, à inférer des traits de caractère à partir de situations concrètes et à reconstruire l'ensemble en le rapportant à un modèle existant (Amossy et Herscheberg-Pierrot, 1997). Les stéréotypes fournissent un horizon d'attente (syntaxique, lexical, stylistique, culturel...) au déchiffrement, et transforment une donnée brute en signe. C'est pourquoi on les retrouve dans les théories de la lecture : « C'est à partir des stéréotypes, écrit Ruth Amossy, en les reconnaissant et en les activant, que le récepteur peut s'engager dans une activité de construction du sens » (Amossy et Herscheberg-Pierrot, 1997, p. 74). Le stéréotypage n'est pas seulement un produit, c'est aussi un procès, un mode possible d'accès à la connaissance voire un préconstruit : « Le jugement préconstruit est un élément préalable au discours, non asserté par le sujet énonciateur, non soumis à la discussion, et dont on a oublié l'origine discursive » (*idem*, p. 4). Toujours, selon Ruth Amossy, le stéréotype étant réservé pour sa part aux croyances et idées reçues, ce qui lui fit dire que le stéréotype est un « schéma récurrent et figé en prise sur des modèles culturels et les croyances d'une société donnée, schéma qui n'a pas besoin d'être répété littéralement pour être perçu comme une redite (contrairement au cliché qui est de l'ordre de l'expression reproduite mot-à-mot) » (Amossy, 1989, pp. 29-46).

À la lumière de ce panorama du stéréotype, on peut rejoindre Charlotte Schapira qui voit qu'il est une structure syntagmatique figée qui a d'abord été « une trouvaille stylistique, une image qui initialement s'est propagée en discours précisément grâce à son expressivité et qui, érodée par l'usage, a fini par perdre son originalité » (Chapira, 2014, pp. 65-83). Elle rejoint ainsi la conception du stéréotype, telle qu'elle est annoncée par le « Trésor de la Langue Française informatisé » qui donne cette définition du mot au sens de la linguistique et de la stylistique : « association stable d'éléments, groupe de mots formant une unité devenue indécomposable, réemployée après avoir perdu toute expressivité » (Le TLFi, <http://atilf.fr>).

Au sein du langage poétique, le stéréotype joue un rôle important tant sur le plan de la production que sur celui de la réception des textes. Il se comprend comme un modèle qui vient de se loger au cœur même de la pensée et

qui est lié à des réflexes culturels et des routines sémantiques (Amossy, 1989, p. 43). Chez Michael Rifaterre, le stéréotype s'inscrit dans le système descriptif du texte. Il sous-entend par là un système culturel préconstruit et le représente comme une constellation de mots associés à un concept, à un mot noyau : « la fonction nucléaire de ce mot tient à ce que son signifié englobe et organise les signifiés des mots satellites » (Rifaterre, 1979, p. 41). Si Ruth Amossy interprète le stéréotype comme un « prête-à-porter de l'esprit » (Amossy, 1991, p. 22), une « représentation simplifiée », un « schéma collectif figé », un « modèle culturel », une « image toute faite » (Amossy, 1998, pp. 21-28), Anne Herschberg-Pierrot, de son côté, part de la remarque de Roland Barthes qu'« en chaque signe dort ce monstre - un stéréotype -, je ne puis jamais parler qu'en ramassant ce qui traîne dans la langue » (Barthes, 1978, p. 15) et comprend le stéréotype comme « l'impensé à l'œuvre dans le langage » (Herscheberg-Pierrot, 1988, p. 24). Et dans leur ouvrage commun Ruth Amossy et Anne Herscheberg-Pierrot mentionnent les variétés du stéréotype : positif, négatif, à la fois positif et négatif, utile, nocif, mais jamais correct ou incorrect (Amossy et Herscheberg-Pierrot, 2005, p. 39).

D'emblée cependant, il ne faut pas oublier d'évoquer la rumeur qui se voit répandre au temps des pandémies et des épidémies. Puisque la rumeur est à l'information ce que la citation est à la stéréotypie. Alors que le stéréotype relève de l'idée, de la représentation statique, la rumeur relève du récit (Kapferer, 1987, pp. 36-39). Cette définition permet de constater les accointances du stéréotype avec la rumeur. Il semble donc que la rumeur participe largement au phénomène de la stéréotypie, au même titre que les idées reçues et les stéréotypes idéologiques; ainsi, de même qu'un stéréotype est le résultat d'une évolution (le stéréotypage) qui amalgame les relations entre des éléments au départ autonomes (les stéréotypèmes) (Dufays, 2001), la rumeur se construit peu à peu, en schématisant et en agglutinant progressivement les éléments qui la constituent. Il ajoute que « le résultat d'une rumeur tend le plus souvent à la confortation d'une stéréotypie idéologique » (Kapferer, 1987, p. 131).

La pandémie dans « L'année du lion » et la stéréotypie de l'Afrique

En nous référant à Paul Ricoeur qui affirmait : « Je convoque tel ou tel auteur selon la nécessité de l'argument, sans souci de l'époque. Ce droit me paraît être celui de tout lecteur devant qui tous les livres sont simultanément ouverts » (Ricoeur, 2000, p. 3). En effet, « L'année du lion » de Deon Meyer fait penser à Giono, qui, dans « Le Hussard sur le toit », écrit : « Maintenant le choléra marchait comme un lion à travers villes et bois » (J. Giono, *Chapitre X*).

« *Qu'est-ce que le choléra ?* se demande Chateaubriand. *Est-ce un vent mortel ?* Chateaubriand qualifie ainsi sa génération : « Nous autres, hommes qui avons étendu nos années entre la Terreur et la Peste, premier et dernier hori-

zon de notre vie... (Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, pp. 62-76). En fait, il est significatif que Chateaubriand, rendant compte de l'épidémie de choléra qui ravage Paris en 1832, ait cru devoir dans les « Mémoires d'Outre-Tombe » écrire un chapitre « Pestes » avant son chapitre « Choléra ». Faisant du choléra et de la peste une seule et même maladie, Chateaubriand écrit : « Dans mon voyage en Orient, je n'avais point rencontré la peste : elle est venue me trouver à domicile » (Chateaubriand, 1950, tome II).

Et dans « Les Misérables » Victor Hugo émet la même hypothèse : « Le printemps à Paris est assez souvent traversé par des bises aigres et dures (...). Au printemps de 1832, époque où éclata la première grande épidémie de ce siècle en Europe, ces bises étaient plus âpres et plus poignantes que jamais. C'était une porte plus glaciale encore que celle de l'hiver qui était entrouverte. C'était la porte du sépulcre. On sentait dans ces bises le souffle du choléra » (V. Hugo, *Les misérables*, Tome XI, p. 675).

Les premières pages du « Hussard sur le toit » montrent les hésitations des médecins et des pouvoirs publics avant de proclamer l'état de choléra. Le principal était de ne rien ébruiter avant d'être sûr. La raison était qu'il ne faut jamais affoler une population quelle qu'elle soit (Giono, 1995, p. 33). Sur ceux, Deon Meyer semble se référer à Montaigne qui prône que : « la science a plus de montre que de force » (à voir l'article de Daniel de Rudder intitulé « Quelques fonctions de l'épidémie en littérature »). Deon Meyer semble également s'inspirer de l'exergue de Daniel Defoe dans « La peste » d'Albert Camus : « Il est aussi raisonnable de représenter une espèce d'emprisonnement par une autre, que de représenter n'importe quelle chose qui existe réellement par quelque chose qui n'existe pas » (Camus, 1947).

On peut dire que ce qui fait le sens, l'effet et la valeur d'un texte, ce sont les stéréotypes qu'on y reconnaît et la manière dont on les traite. Ainsi, le texte de ce roman de science-fiction de Deon Meyer résonne de manière stupéfiante avec la COVID-19. L'auteur sud-africain avait imaginé la pandémie actuelle, qui tire son nom de l'anglais « Fever », la fièvre, et de l'afrikaans « Koors ». Dans une enquête autour de ce roman, un journaliste rapporte les paroles de Deon Meyer : « Un jour, avant de prendre un avion à New York, j'ai acheté un recueil de nouvelles à lire (pendant le voyage). L'une d'entre elles (...) était post-apocalyptique", poursuit l'écrivain. Et d'ajouter : « Quand je suis arrivé au Cap, j'avais la trame de Fever en tête ».

En effet, voici ce qu'affirme Deon Meyer : « La Fièvre, c'est horrible, je sais, les milliards de personnes mortes à cause de la Fièvre. C'est affreux, mais je me demande si le plus grand désastre n'est pas l'interruption de ce que l'homme était en train de construire ».

Ceci nous permettra de comprendre pourquoi Deon Meyer a écrit ce livre. À Télérâma, il explique : « Nous ressentons tous une inquiétude à l'égard de la planète, de ce que nous en faisons. Aujourd'hui, la population

s'inquiète vraiment du réchauffement des continents. En Afrique du Sud, le fossé entre les très pauvres et les très riches est encore pire qu'ailleurs. On est loin du rêve d'une société multiraciale et de l'égalité pour tous ». Alors que les humains, « aujourd'hui, ne cessent d'amplifier les dégâts écologiques (...), je voulais m'interroger sur cette idée de destruction de l'humanité et de catastrophe naturelle ». Il poursuit : « Un monde où l'apocalypse est possible ». Au fait, comment est né ce livre prémonitoire ? Il « est l'aboutissement d'émotions, de préoccupations et de beaucoup de lectures », répond Deon Meyer, lui-même confiné aux environs du Cap (sud-ouest). « J'ai toujours aimé les fictions de fin du monde, j'en ai lu énormément quand j'avais 20, 30 ans. A mesure que je prenais conscience du réchauffement climatique, d'Ebola (...) ou du virus H1N1, je n'ai pu m'empêcher de penser que nous vivions dans un monde où l'apocalypse était possible ».

Au moment de l'écriture de ce roman postapocalyptique, Deon Meyer vivait dans un monde où les problèmes tournaient autour des guerres dans diverses parties du monde, des questions de migrations, des questions de racisme, de la question de la corruption en Afrique du Sud et d'une certaine déliquescence de l'État sous la gouvernance du président Jacob Zuma. Deon Meyer dénonçait, en tant que citoyen, haut et fort la corruption de ce gouvernement en Afrique du Sud où il situe l'action. D'ailleurs, dès l'ouverture du chapitre 81, intitulé « L'année du lion », l'auteur annonce: « Malgré son nom héroïque, l'année du Lion est l'*annus horribilis*, une de ces années qui confirment que tout arrive toujours en même temps, et quand on s'y attend le moins. Pareil pour la trahison, la guerre, la destruction et le meurtre, et la douleur déchirante de la connaissance. De tout (Meyer, 2017, p. 1344).

L'Afrique est un continent qui renvoie à la pauvreté, aux guerres et aux meurtres où vient s'ajouter ce corona virus. D'ailleurs, l'on présume que l'atmosphère délétère de l'époque l'a poussé à imaginer un monde qui pouvait être détruit par un « viruscorona » ainsi nommé dans son roman puisqu'il affirme : « Le virus fut produit en laboratoire. C'était un mélange de différents coronavirus, comme les médias l'ont décrit. Mais fabriqué par l'homme. Le vaccin venait du même laboratoire, mais destiné uniquement aux élus : les membres de Gaia One et leurs proches. Les préparatifs commencèrent. Le vaccin fut distribué et le virus fatal fut emporté aux quatre coins du monde de manière à être diffusé selon un plan précis qui imitait la propagation naturelle » (Meyer, 2017, p. 2058). Il ajoute : « Nero m'a dit que selon lui, c'était le plus gros problème de l'Afrique du Sud avant la Fièvre. Les dommages causés au tissu familial dans les communautés défavorisées étaient si grands que la société ne pourrait jamais cicatriser » (*idem*, p. 1453).

Ceci dit, l'on peut avancer qu'il s'agit du type de l'Africain difforme. Rappelons avec Amossy (1991, p. 49) que le type est « un regroupement de caractéristiques qui associe un individu à un phénomène quelconque (histo-

rique, social, politique [...] ». Le type de l'Africain difforme rend compte de personnages aux traits physiques sans harmonie aucune. Ce type de l'Africain avec des vices de conformation participe à la construction du stéréotype ancien, répandu par la littérature exotique et coloniale d'une Afrique, terre des étrangetés. Ce type fonctionne comme un stéréotypème, ces « éléments dont l'assemblage constitue un stéréotype » (Dufays, 2001, p. 2).

Rappelons que le stéréotype renvoie à la dévalorisation et à la dépréciation; nous retrouvons une représentation du dédain avec les glossèmes de dévalorisation renvoyant à cette pandémie de la COVID-19 : [...] « une sale grippe qui rendait les gens vraiment malades », « et que les problèmes d'épidémies, d'extinction des espèces et de réchauffement global »; « On mourrait tous les trois avant même que la guerre contre le virus ait commencé » [...]. Qui prédisaient combien d'individus survivraient naturellement à la Fièvre – autrement dit les sujets qui n'avaient pas été vaccinés par Gaia One. Et la quantité de morts, consécutive au chaos après la chute de la civilisation. [...] « Elle a étudié les statistiques des guerres mondiales et des guerres civiles, des soulèvements et des révolutions, elle a analysé les effets du virus Ebola en Afrique, ainsi que ceux de la grippe porcine et de la grippe aviaire en Asie. [...] Nous nous souvenons le mieux des moments de peur, de perte et d'humiliation » (Meyer, 2017, pp. 2060-2107).

Notons également que la saillance de luttes sporadiques vouées à l'échec constitue aussi un stéréotypème du stéréotype d'une Afrique en état de stase. Dans cette Afrique représentée, rien ne semble bouger. Comme nous venons de le voir, la construction de l'image de l'Afrique postcoloniale fait une large part à différents stéréotypes. Il dit que l'égalité est depuis des centaines d'années un des fondements de la démocratie, que Maximilien Robespierre l'a intégrée dans sa devise « Liberté, égalité, fraternité ». Mais que la véritable égalité est rare et reste un concept flou partout dans le monde, mais surtout en Afrique du Sud. La Fièvre a été terriblement destructrice, mais elle a eu au moins l'avantage de nous mettre tous sur le même pied (p. 1348). D'ailleurs, comme par une lueur d'espoir, l'auteur dit : [...] « Les origines du mot « fièvre » remontent très loin jusqu'au mot indien « jvarati » qui signifie aussi « il rayonne ». Et à cet instant je rayonnais » (Meyer, 2017, p. 2108).

Ceci dit, rappelons que l'auteur raconte l'histoire d'un coronavirus, fusion d'un virus humain et de chauve-souris, qui passe à l'homme et se propage à l'ensemble de la planète à la vitesse des avions de ligne. Les frontières se referment. La peur permanente de l'autre, vu comme un vecteur de la maladie, s'installe en règle absolue de survie. 95% de l'humanité va mourir. Parmi les rescapés figurent Willem Storm et son fils, Nico, qui n'ont pas d'autre choix que de lutter pour survivre. En effet, le journaliste cité supra a mené une enquête approfondie pour donner un habillage scientifique crédible à son ouvrage. « Pour le monde que je voulais décrire, j'avais besoin de

tuer 95% de la population mondiale en gardant les infrastructures intactes. Un virus m'a semblé l'arme idéale » (Meyer, 2017).

La déconstruction du stéréotype dans « L'année du lion »

Dans « L'année du lion », Deon Meyer construit une image de l'Afrique dans laquelle certains anciens stéréotypes hérités de la littérature coloniale et d'autres plus récents, répandus par le roman du néocolonialisme occupent une place importante. Au grand dam des stéréotypes présents dans la construction de l'image de l'Afrique d'aujourd'hui, néanmoins Deon Meyer tente de déconstruire les stéréotypes autour de l'Afrique et de la COVID-19, puisqu'optimiste, il cite Platon : « Tels sont les avantages de la démocratie. C'est un gouvernement agréable, anarchique et bigarré, qui dispense une sorte d'égalité aussi bien à ce qui est inégal qu'à ce qui est égal » (p. 1347). Il ajoute : « Je voudrais solliciter ce soir à chaque membre de notre communauté : Embrassez cette liberté. Profitez de cette liberté. Servez-vous de cette liberté. Et travaillez avec nous pour la rendre plus forte et plus grande » (p. 1349).

Il poursuit également son optimisme à travers les propos du narrateur envers sa mère : « Il se mit en colère qu'elle lui ait caché ce secret pendant si longtemps. Elle s'attendait à sa réaction, et elle la comprit. Il était en colère parce que toute sa philosophie reposait sur l'idée que l'humanité avait toujours fini par résoudre chaque problème, et que les problèmes d'épidémies, d'extinction des espèces et de réchauffement global finiraient aussi par être surmontés, avec l'aide de l'intelligence, de la pensée renouvelée et d'une technologie performante (p. 2060).

Ces propos nous permettent de déduire que Deon Meyer est sans nul doute un vieil idéaliste qui veut croire dans la victoire du Bien sur le Mal. Mais, par expérience, confie-t-il à Téléràma : « je sais que l'idéalisme n'a rien de réaliste. C'est aussi dangereux de croire que l'humain est parfait que de croire qu'il n'est qu'un animal. Mais oui, Storm est un idéaliste ».

Conclusion

En définitive, une partie importante du récit se trouve enfermée dans les stéréotypes. En mettant en évidence les stéréotypes sur la COVID-19 et l'Afrique contemporaine, nous avons pu montrer que la représentation de l'Afrique postcoloniale dessinée par l'auteur est tributaire pour une large part de stéréotypes se référant à la littérature coloniale. L'auteur met en exergue le thème de la pandémie qui s'abat sur les hommes et affecte leurs sentiments. Une pandémie qui englobe la plupart des problèmes sur lesquels les hommes, pris dans le tourbillon d'une existence qui leur échappe et les conduit vers une mort incompréhensible. Cependant, l'auteur reste optimiste, puisqu'il clôt son récit par donner la définition du mot « fièvre » qui signifierait « rayonnement ». « Les origines du mot « fièvre » remontent très

loin jusqu'au mot indien « jvarati » qui signifie aussi « il rayonne ». Et à cet instant je rayonnais » (p. 2108).

Références

- Al-Malaika, N. (2008). *Ceuvres poétiques complètes*. Dar al-Aouda.
- Amossy, R. (1989). *Du cliché et du stéréotype. Bilan provisoire ou anatomie d'un parcours*. Publications universitaires du Mirail.
- Amossy, R. (1991). *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*. Collection « Le texte à l'œuvre ».
- Amossy, R. (2011). *Stéréotypes et clichés : langue, discours, société*. Nathan.
- Amossy, R., Herscheberg-Pierrot, A. (2005). *Stéréotypes et clichés*. Armand Colin.
- Barthes, R. (1978). *Leçon*. Seuil.
- Barthes, R. (2002). L'effet de réel. In *Ceuvres complètes* (tome 3). Éditions du Seuil.
- Camus, A. (1947). *La Peste*. Gallimard.
- Chateaubriand. (1950). *Mémoires d'Outre-Tombe*. Éditions du Centenaire.
- Daniel De Rudder, D. *Quelques fonctions de l'épidémie en littérature*. <https://pdfs.semanticscholar.org/b8ad/33f797ee7f4d00d265ae7b406df6effdf2d5.pdf>.
- Dufays, J.-L. (2001). Le stéréotype, un concept clé pour lire, penser et enseigner la littérature. *Marges linguistiques* (revue Web) et dans R. Gauthier (dir.). *Le Stéréotype: usages, formes et stratégies*. Actes du 21e colloque d'Albi - Langages et signification. Toulouse, CALS/CPST.
- Giono, J. (1995). *Le Hussard sur le toit*. Gallimard.
- Giono, J. Entretiens du côté de Manosque avec Jean Carrière » en 1965. In *Les Grandes Heures Ina*. Radio France.
- Herscheberg-Pierrot, A. (1988). *Le dictionnaire des idées reçues de Flaubert*. Presses de l'Université de Lille.
- Hugo, V. (1989). *Les Misérables* (Oeuvres complètes, Tome XI). Éditions Club Français du Livre.
- Jauss, R. (1978). *Pour une esthétique de la réception* (collection N.R.F.). Gallimard.
- Jenny, L. (1972). Structure et fonctions du cliché. In : *Poétique*, 12.

- Kapferer, J.-N. (1987). *Rumeurs. Le plus vieux média du monde*. Éditions du Seuil.
- Kapferer, J.-N. et al. (1994). *Fumées sans feu*. Actes du Colloque de Liège sur la rumeur, 14-15 octobre 1993. Les amis de l'ISIS-Labor.
- Meyer, D. (2017). *L'année du lion*. Éditions du Seuil.
- Ricoeur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Éditions du Seuil.
- Rifaterre, M. (1979). *La production du texte*. Éditions du Seuil.
- Schapira, Ch. (1999). *Les stéréotypes en français: proverbes et autres formules*. Ophrys.
- Thucydide dans La Guerre du Péloponèse* (livre II, XLVtII à LIV), par Lucrece, *De natura rerum* (livre VI, vers 1138–1286), par Diodore de Sicile, Bibliothèque Historique (livre XII).